

NOSTALGIE

Je suis là, debout, tout près de l'endroit où maman fut inhumée. Je me sens bien. Cette conversation avec maman m'apporte une grande sérénité, un profond réconfort. M'adresser à elle de la maison, de la chambre à coucher ou encore du salon ne me suffisait pas. Il me fallait être là, où son corps repose. Il me semble que cet endroit paisible m'apporte un contact plus vrai, plus fort, plus réel. J'ai l'impression qu'elle est toujours reliée à notre terre, attachée à chacun d'entre nous par une force inconnue. Je suis convaincue qu'elle m'entend, me comprend. Il ne peut en être autrement.

La gorge serrée, je m'agenouille à nouveau tout près de la pierre tombale. J'essuie doucement le médaillon qui recouvre la photo de maman et j'y dépose un léger baiser, comme j'en ai l'habitude à chacune de mes visites ici. En souvenir du moment, je choisis un œillet rose, soit le plus beau parmi tous ceux qui sont ici depuis déjà quelques jours, au pied du monument. Plus tard, dès mon retour à la maison, je le glisserai derrière le crucifix de ma grand-mère, un endroit où personne ne pourra

l'abîmer. Il y restera longtemps, très longtemps. Je me retourne doucement, émue, mais le cœur en fête de lui avoir confié mes états d'âme.

Je marche seule vers l'énorme porte grillagée qui referme l'accès au cimetière. Mes yeux sont mouillés par l'émotion et la clarté aveuglante. Je me dirige lentement vers ma voiture située à quelques pas de là. Le soleil est radieux aujourd'hui. J'aime que ses rayons me réchauffent le visage; comme c'est bon de sentir cette chaleur sur ma peau. Je m'installe derrière le volant, glisse mes verres fumés sur mon nez et me voilà en route vers la maison.

Mon esprit vagabonde à la vitesse de l'éclair. Je repense à cette journée où tout a commencé: cette dernière fois où j'ai rendu visite à mes parents, quelques semaines avant le départ de maman pour l'au-delà...

Seule à la maison, je me plais à cuisiner ce sucre à la crème dont mes parents raffolent. Crème, sucre, cassonade, un soupçon de vanille avec un tout petit peu de beurre, et le tour est joué. Aussitôt la cuisson terminée, je saute dans ma voiture afin de leur offrir la surprise. Rayonnante, sucreries à la main, je frappe à la porte de la maison familiale. Et comme j'en ai l'habitude, sans que mes parents aient le temps de répondre, j'entre.

Mon père est un homme grand, de grosseur

moyenne. Ses cheveux gris, coiffés sur le côté, sont très peu clairsemés même s'il a plus de soixante ans. Derrière un visage dur et sérieux se cache un homme doux et aimant. Papa est un farceur qui aime bien taquiner ceux qu'il côtoie. Il est gentil, bon, aimable, et quoi encore? Jusqu'à ce que je rencontre Alex, il était «l'homme de ma vie».

Ce matin-là, papa me reçoit dans le sous-sol peu éclairé, où règne une ambiance inhabituellement morne. Traits tirés, yeux rougis, il me semble angoissé. Il me parle peu, sans enthousiasme. Son regard triste, malgré un sourire, me fait vite comprendre que quelque chose ne va pas. Je ne peux m'empêcher d'observer mon père: son visage me paraît tellement vieilli, ses rides tellement profondes. Mon cœur s'attendrit, je baisse la tête. Je tente aussitôt de chasser cette émotion qui me monte aux yeux. J'avale ma salive à fond et, sans perdre de temps, je dissimule cette tristesse qui m'envahit derrière un large sourire qui se veut convaincant.

Je lui tends les sucreries.

– Une petite surprise pour vous deux.

Je feins de regarder autour de moi.

– Maman est sortie?

– Non, Line, ta mère est couchée.

– À cette heure? Qu'est-ce qui se passe? Elle est malade?

Il baisse les yeux et ne répond pas. Il prend soigneusement les friandises disposées de façon décorative au centre de l'assiette, et un léger sourire s'étire sur ses lèvres en guise de remerciement.

– Je vais monter pour voir si ta mère dort toujours.

Il m'abandonne au sous-sol quelques minutes. Je n'entends que le craquement du bois franc. Tout est tellement différent ce matin. Mille et une questions se bousculent dans ma tête. Mais que se passe-t-il donc? Très inquiète, je tends l'oreille.

Malgré son âge avancé, ma mère est toujours une belle femme. Elle prend soin de sa peau depuis bon nombre d'années et son visage est doux, sans rides profondes. Ses yeux sont pâles et ses cheveux, argent. Sur ses lèvres fines, elle applique chaque matin un rouge à lèvres rosé, et sur son visage, une crème qui saura protéger sa peau tout au cours de la journée. J'aime beaucoup les ongles de maman, je les envie. Ils sont longs, d'un blanc opaque naturel. Elle les manucure parfaitement. Maman est de taille plutôt petite et elle est légèrement potelée. Elle est la huitième d'une grande famille de huit filles et six garçons.

Maman ne traîne jamais au lit. Ses habitudes plus qu'ordonnées ne lui permettent pas un tel écart. C'est une femme exigeante envers les siens et aussi envers elle-même; elle ne traite rien à la

légère. Son horaire de la journée, dont elle seule a le contrôle, est sévèrement respecté. Son déjeuner, par exemple, est parfaitement équilibré: produits laitiers, pain de blé, céréale de fibres entières et, pour couronner le tout, café sans sucre évidemment. C'est ainsi depuis des années. Si elle considère qu'une diète doit être entreprise, elle le sera immédiatement et jusqu'au bout. Sa promenade de santé doit être faite à chaque jour à la même heure. Qu'elle soit seule ou accompagnée de mon père, son retour à la maison ne doit pas être retardé. Il y a aussi le ménage de la maison; il doit être parfait. De la cuisine au salon, en passant par la salle de bains, elle ne laisse aucune poussière derrière elle. Que la propreté règne! Maman est une femme pleine de volonté, déterminée, qui a mainmise sur tout ce qui l'entoure.

Par contre, je sais qu'elle n'aime pas toujours sa façon d'être. Elle le disait à Alex l'autre jour. Se référant à un matin où elle faisait sa promenade, elle lui racontait s'être privée d'une intéressante conversation avec une connaissance afin de respecter l'heure de son retour à la maison. Pauvre maman, pourquoi n'essaie-t-elle pas d'assouplir cette discipline rigide que son père lui a inculquée dès son jeune âge? Elle saurait le faire si elle s'y mettait vraiment.

Je perds le fil de mes idées lorsque j'entends chuchoter à l'étage. Je reconnais la voix de mon père, entrecoupée par celle à peine audible de ma

mère. Puis, plus rien. Papa vient me rejoindre au sous-sol, j'entends ses pas feutrés dans l'escalier. Il me dit que maman dort toujours. Je n'en crois rien, mais je ne veux pas l'embêter. Je lui lance à la blague qu'il est bien chanceux d'avoir le sucre à la crème pour lui seul. Puis je pars.

Voilà. Il y a des moments comme ça où on ne trouve pas les mots qu'il faudrait dire, les gestes qu'il faudrait faire. Pourquoi avoir joué la fille qui ne voit rien dans les yeux de son père? Peut-être que papa aurait aimé me raconter ce qui se passe, me parler de maman, de ce qu'ils vivent. Partager avec moi cette douleur qu'il semble incapable de surmonter. Mais un père qui fait des confidences à sa fille... Ça ne se fait pas. Un parent ne raconte pas ses problèmes à ses enfants, quels qu'ils soient. Problèmes financiers, de famille, de couple, peu importe. Ce sont des choses personnelles que les enfants doivent ignorer.

C'est ce qu'on m'a appris.

Pourtant, j'aurais aimé être capable de lui parler, de lui demander ce qui ne va pas. Quelque chose me retenait. Nous étions seuls après tout. Ma timidité qui s'est forgée avec les années, mon manque de confiance en moi, ma discipline, c'est probablement tout cela qui m'empêche de parler de choses difficiles avec mes parents. J'aurais bien aimé l'écouter, le serrer tout contre moi, le consoler et lui dire, pour la première fois de ma vie: «Papa, je t'aime.» Dans ces moments, je remets en

question la façon dont on m'a enseigné ce qui est bien et ce qui est préférable d'éviter.

De retour à la maison, je repense sans arrêt à ma visite chez mes parents. J'aimerais aider, mais je ne sais trop de quelle façon m'y prendre. C'est comme si cela se présentait pour la première fois. Il y a sans doute eu d'autres mauvais jours. Mais j'étais trop jeune ou je ne comprenais pas la situation. Bref, je ne me rappelle pas.

Assise dans ma chaise berçante, un chocolat chaud entre les mains, j'écoute les airs que diffuse une station de radio FM. Cette douce évasion me ramène quelques années en arrière, à une époque où j'ai vu mes parents souriants, apprécier les jours qui passent. Il y en a tellement, de ces jours heureux que je garde inconsciemment en mémoire. Les visites bi-annuelles, dans ce lieu de pèlerinage où l'on assistait à la messe en plein air pour ensuite se promener dans les sentiers gardés par des statues de plâtre au regard sans vie. Les pique-niques en famille du dimanche après-midi, suivis de la baignade et des jeux extérieurs. Et puis, ce voyage au Mexique que nous avons fait, Alex et moi, en compagnie de mes parents, mes frères et mes sœurs. Un léger sourire se dessine sur mes lèvres lorsque me reviennent ces images toutes récentes, ces images dont je suis fière, que j'aime tant me rappeler; Pâques, le mois dernier...

Nous sommes mariés depuis onze ans, Alex et moi. Jamais nous n'avons invité mes parents pour prendre le repas à la maison. Faute d'argent? Faute de temps? Peut-être n'y ai-je simplement jamais pensé, qui sait? Nous avions de plus en plus d'enfants, je craignais des écarts de conduite de leur part, qui auraient pu irriter mes parents. Et puis, il y avait la propreté aussi. Sujet à éviter entre maman et moi. Combien de fois maman a-t-elle passé une remarque à ce sujet? Dans mon cas, l'obsession de la propreté n'a pas été héréditaire. Quoiqu'il en soit, le dimanche de Pâques de cette année, j'ai décidé, pour la première fois de ma vie, d'inviter mes parents à manger. Maman était ravie, cela se devinait au ton de sa voix à l'autre bout du fil.

Ils sont arrivés en milieu d'après-midi. Un café, un apéritif, hors-d'œuvre, puis l'heure du souper. Les enfants sont aimables avec leurs grands-parents. Maman me félicite pour mon jambon. Je lui dis un tout petit merci, mais je jubile intérieurement en songeant que je devrais les inviter plus souvent.

En début de soirée, je me souviens de m'être assise à la table de la cuisine en compagnie de mes parents. La conversation allait bon train, quand soudain maman retire un jonc de sa main droite et me le présente en souriant gentiment.

— Regarde bien ce jonc, Line. Quand je mourrai, il sera à toi.

Stupéfaite, je ne sais de quelle façon réagir. Je prends le jonc entre mes doigts et l'examine un instant. Je le glisse à mon index.

– Pourquoi vous me dites ça? Qu'est-ce qui se passe? Vous n'allez quand même pas bientôt mourir!

– Non, bien sûr que non, mais je veux que tu le regardes comme il faut afin que tu saches lequel de mes bijoux t'appartiendra après mon départ. C'est ce jonc-là que j'aimerais te laisser en souvenir.

– J'aime pas ça que vous me disiez des choses comme ça. Ça presse pas, voyons. C'est bien gentil, mais...

– Il n'y a pas juste mon jonc de jeune fille, il y a aussi la bague à diamants que ta marraine m'a léguée à sa mort. Elle te revient...

J'en reste bouche bée. Je regarde le jonc attentivement. Il est d'or jaune et blanc, un souvenir de jeunesse, je crois.

Je n'ai jamais oublié ce repas pascal.

Le bruit de pas sur la galerie me ramène au présent. Les enfants sont de retour de l'école. D'un seul trait, je termine mon chocolat chaud, qui a légèrement refroidi. Je m'installe à la table de la cuisine. Comme chaque jour, crayon et gomme à effacer en main, je m'affaire aux devoirs de tous et chacun.

Je partage mon temps entre l'éducation des enfants, les repas, l'entretien ménager et tout le train-train habituel de l'épouse et la mère de famille. En outre, je fais de la couture à domicile depuis déjà plusieurs années. Ce travail peu rémunérateur me demande plusieurs heures par jour. Mais c'est la seule source de revenu qui me permette de rester à la maison tout en veillant à l'éducation de mes enfants.

Je n'ai pas oublié cette visite chez mes parents. Comment le pourrais-je? J'en ai parlé à Alex. Il ne semble pas s'inquiéter outre mesure. Ce n'est pas qu'il soit indifférent; sa façon de voir est terre-à-terre: ma mère fait partie des nombreuses personnes touchées par la maladie du siècle, la dépression nerveuse. Alex a accepté cette réalité et essaie de comprendre qu'elle puisse traverser des périodes plus difficiles. J'aimerais bien pouvoir penser ainsi. Il est vrai qu'il s'agit de *ma* mère.

Dès mon jeune âge, je me souviens de m'être retrouvée sous la surveillance de ma marraine pendant quelques jours – quelques semaines peut-être, je ne me rappelle plus. À l'époque, je croyais que maman allait me donner un autre petit frère ou une petite sœur. Mais, à mon retour à la maison, il n'y avait pas de bébé. Où était-il ? Puis ça m'est sorti de l'esprit. J'étais trop jeune pour comprendre la véritable cause des absences parfois prolongées.

gées de ma mère. Je n'ai jamais posé de questions. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai appris la vérité.

Au cours des dernières années, son état dépressif l'a obligée à des hospitalisations qui, parfois, duraient des semaines, voire des mois. Je sais intérieurement que c'est un autre épisode. Maman se retrouvera sous les soins d'un nombre impressionnant de professionnels de la santé. Lequel saura l'amadouer, la faire parler, lui tirer les vers du nez?

Les jours passent. Je suis là à me morfondre, sans toutefois envisager une seconde visite chez mes parents. J'ai peur. Peur de découvrir ce que je sais déjà. Je crains la vérité. J'attends plutôt que quelqu'un veuille bien me donner des nouvelles. Un de mes frères ou ma sœur sait probablement ce qui se passe. Il me suffit d'être patiente.

Un bel après-midi, alors que je suis assise à ma machine à coudre, trois petits coups résonnent à ma porte. Ma sœur aînée. Elle est accompagnée de son fils cadet. Mon neveu va rejoindre mes enfants. Marie et moi nous asseyons à la salle de couture. Ma sœur est mon aînée de six ans. Malgré les années qui nous séparent, nous nous entendons à merveille, comme au temps de notre jeunesse. Avec le temps, nous avons développé une confiance mutuelle. Nos

idées se ressemblent, sans parler de tous les points que nous avons en commun depuis de nombreuses années. En outre, elle habite à quelques maisons de chez moi. Nous nous retrouvons tous les vendredis soir, en compagnie de nos conjoints et enfants. Ces soirs sont strictement réservés à cette seule visite. Croustilles, fromage et boissons gazeuses en main, nous regardons ensemble des émissions de variétés, tout en bavardant. Tout comme leurs mères, nos enfants sont inséparables.

Nous prenons un café au lait, accompagné de tablettes de chocolat, que Marie m'a offertes dès son arrivée. Les divergences d'opinions sont plutôt rares. Nous naviguons d'une conversation à l'autre comme de joyeux capitaines. La couture, la lecture, les enfants, les mots croisés et bla bla bla. Puis Marie finit par aborder le sujet qui m'inquiète tant. Tout comme moi, elle s'est rendue chez nos parents. Ce sont ses appréhensions qui l'ont amenée ici aujourd'hui. Ce qu'elle me raconte ressemble étrangement à ce que j'ai vu lors de ma dernière visite. Nous en concluons qu'il s'agit bel et bien de la santé de maman. Il faut s'attendre à ce que papa nous informe d'ici peu de son hospitalisation. Lorsque Marie quitte en fin d'après-midi, nous sommes toutes les deux très inquiètes.

Samedi, le 4 mai 1991. Le soleil est levé depuis peu. La maisonnée sommeille. Tout est

calme, serein. À l'étage, le ronron du ventilateur accompagne les respirations et les ronflements des enfants. Comme à tous les jours de congé, le réveille-matin s'est soustrait de sa tâche habituelle.

Le téléphone sonne dans notre grande maison calme. Tandis que j'ouvre doucement les yeux, Alex tend la main vers l'appareil sur sa table de nuit. Un appel aussi matinal est tellement rare que je crains une mauvaise nouvelle.

— Allô?

— ...

— Ah! Bonjour, monsieur Dubois, vous allez bien?

Je sens qu'Alex s'est tout de suite détendu en entendant la voix de mon père. Mais il se crispe aussitôt.

— Comment? fait-il soudain frappé de stupeur.

— ...

— Elle est morte?!

Parlent-ils de maman? Mon cœur s'affole. Non. Il doit s'agir de l'une des sœurs de papa. À la vérité, je ne suis pas tout à fait sûre de bien suivre l'entretien. La seule chose dont je sois certaine, c'est que mon père parle avec mon mari.

- ...
- Comment ça? fait Alex, abasourdi. Comment c'est arrivé? Qu'est-ce qui s'est passé?
- ...
- Bon... d'accord... Au revoir, monsieur Dubois.

Alex replace le combiné sur l'appareil. Ses yeux fixent le plafond. J'attends calmement. Il me tire doucement vers lui et place ses bras autour de moi.

- Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce qu'il y a? C'était mon père?
- Oui.

Il me serre dans ses bras. Puis, soudain:

- Ta mère est morte.
- Non! C'est pas vrai!
- Elle est décédée cette nuit.

Je me mets à vociférer comme une possédée. Mes larmes coulent sur la poitrine d'Alex. Mes poings se resserrent. Alex m'étreint, reste calme, silencieux.

Il faut que je voie mon père. À tout prix. Je veux qu'il me console, je veux le consoler. Et surtout, surtout, je veux lui dire que je l'aime. Le dire pendant qu'il en est encore temps.

Je compose fébrilement le numéro de ma sœur. Marie a aussi reçu un appel de papa et se prépare à se rendre chez nos parents. Elle a promis de me prendre.

À peine dix minutes nous séparent de la maison de nos parents. Marie et moi ne cessons de nous demander ce qui a bien pu arriver.

Quelques-uns de mes frères et sœurs sont déjà sur place. Papa est assis au bout de la table, près de la porte-fenêtre. Tout le monde est calme. Nous esquissons des sourires de politesse et prononçons quelques mots ici et là. Je ne m'informe pas de la cause du décès de maman. D'ailleurs, personne n'y fait allusion. Je respecte donc ce silence, me disant que papa saura nous l'annoncer en temps et lieu. Les pièces sont sombres, lourdes de tristesse. Les stores verticaux, qui ornent la plupart des fenêtres, filtrent peu – sinon pas du tout – de clarté. Seule la porte-fenêtre laisse entrer la lumière du jour dans la cuisine. J'écoute les quelques mots qui se perdent dans la pièce et réalise qu'on parle déjà de maman au passé. Les larmes embrouillent ma vue. Je tente de les retenir. Je ne veux pas pleurer, je veux être forte comme mes frères et sœurs. Pour cacher mes yeux mouillés, je me tourne vers les armoires et me prépare tranquillement un chocolat chaud. Cuillère à la main, je remue sans cesse le liquide dans la tasse. J'essaie de me concentrer uniquement sur ce que je fais. En vain. Ma tristesse s'intensifie, mes larmes s'accumulent. Je ravale ma

salive, respire profondément et retiens ces pleurs qui ne demandent qu'à éclater. Des bouts de conversation me parviennent en sourdine. Frayeur soudaine: et si papa s'en allait à son tour sans prévenir? Sans que j'aie le temps de lui dire que je l'aime? Les larmes débordent, je n'en peux plus. À travers les sanglots, je parviens tant bien que mal à prononcer ces paroles si simples, si belles, mais si difficiles à dire: «Papa, je vous aime.»

Je me retire seule au salon. Je ressens tout à coup un immense besoin de me rapprocher de maman, de toucher ces choses qu'elle a été la dernière à toucher, de regarder ces meubles qu'elle avait choisis, ces cadres où elle posait fièrement, sourire aux lèvres. Je m'installe sur son fauteuil berçant, pose les pieds sur le pouf et observe tendrement ce qui m'entoure, ce décor dans lequel elle a vécu ces derniers jours. La tête bien appuyée contre le dossier de la chaise, je me berce comme elle le ferait probablement si elle était là. J'avais tellement de choses à lui confier. Je songe à des événements passés, je les visualise un à un, avec tendresse et émotion. Le fil de mes pensées est interrompu par la présence de papa à mes côtés. Il n'aime pas que je reste seule au salon, il souhaiterait que je rejoigne les autres à la cuisine. Mon isolement l'inquiète. Par ses paroles, il cherche à calmer mon cœur. Il m'offre aussi des souvenirs. Sa grande bonté m'émeut et les larmes ruissellent à nouveau sur mon visage. Je reconnais bien mon père.

– Vous, vous ne ferez pas ça, hein? Vous ne mourrez pas?

– Mais non, Line, ta mère était malade, mais moi, je suis très bien...

Je lui souris, me lève et quitte doucement la pièce.

Mon besoin de me retrouver encore plus près de maman m'amène dans sa chambre à coucher. Pièce personnelle, intime, où j'ai vraiment l'impression d'être plus près d'elle. Je regarde ce qui m'entoure, ce décor dans lequel elle se plaisait. Bibelots, coffre à bijoux, chandelles et parfums sont joliment disposés sur son bureau et sa table de nuit. Je remarque cette toile opaque accompagnée de stores verticaux épais qui recouvrent la fenêtre et ne laissent entrer aucune lumière. C'est comme si je voyais ces choses pour la toute première fois. J'ai subitement cette envie de me glisser sous les couvertures de son lit défait. Je m'y recroqueville en chien de fusil et me recouvre tout entière de ses draps chauds. Je respire à fond l'odeur de ses draps, de son oreiller et pleure encore sans pouvoir m'arrêter.

De retour chez moi, je prends deux comprimés pour atténuer un mal de tête lancinant. Les enfants jouent à l'extérieur en compagnie d'Alex qui les surveille. J'en profite pour me reposer un peu et je me berce paisiblement devant la fenêtre. Je suis habitée par une foule de regrets. Depuis

quelque temps, j'élaborais de petits scénarios dans ma tête. J'avais très hâte d'annoncer à mes parents que j'allais bientôt signer un contrat avec une maison d'édition, qui acceptait de publier mon premier manuscrit. J'attendais la fête des Mères, qui arrivait à grands pas, j'imaginai ce jour avec joie. J'avais hâte de voir l'expression de leur visage, leur premier commentaire. Comment maman allait-elle réagir? Poserait-elle beaucoup de questions? Serait-elle fière de moi? Cette dernière question a beaucoup d'importance à mes yeux. J'ai toujours craint de lui avoir fait honte le jour où j'ai été violée; mais là, j'allais me reprendre. J'avais tellement hâte...

Lundi, le 6 mai 1991. En compagnie d'Alex, j'arrive au salon funéraire. J'appréhende les minutes à venir et respire à fond pour me libérer de cette crainte. Il m'est pénible d'avancer, je reste immobile et regarde autour de moi. Un aménagement intérieur morne et sombre; plusieurs pierres de grosseurs variées sont disposées les unes près des autres, l'eau coule doucement entre elles et produit un triste ruissellement. Au centre, une statue de la taille d'un être humain nous invite à la prière. Je lève les yeux vers l'escalier ouvert qui mène à l'étage où l'on expose les dépouilles mortelles et je reste figée à la vue d'un petit tableau, sur lequel est écrit, blanc sur noir, «FLORENCE VIAU DUBOIS».

Je marche comme si j'allais directement à la

potence; je respire profondément. Je crains ce qui s'offrira à ma vue dans les minutes à venir, j'ai peur de cette réalité, peur de voir le corps de maman dans un cercueil. J'aimerais ne pas avoir à vivre un tel moment, mais je dois avancer, il le faut. Je m'engage dans l'escalier. À l'entrée de la pièce, je ne peux faire un pas de plus. Papa me rejoint aussitôt et me prend près de lui. D'une main, j'empoigne fermement l'arrière de son veston et ne m'en détache pas. Il m'amène tout près du cercueil blanc. Je regarde maman. J'ai tellement mal. Je pleure à chaudes larmes, tandis que mon père me parle doucement, me reconforte, me console comme il sait si bien le faire.

Les heures passées au salon se ressemblent. Nous sommes tous là, de l'aînée au cadet. Nous prenons place sur un long banc, selon le rang familial que nous occupons. On nous tend la main en nous offrant de sincères condoléances, on nous embrasse sur les joues, on nous fait l'accolade. Régulièrement, les religieuses, tantes de ma mère, nous invitent à nous recueillir dans la prière. Il m'arrive de pleurer et de serrer les miens très fort. Parfois, je jacasse ou je ris avec Alex, avec mon frère cadet et ma sœur Diane. Ces courts moments de détente me troublent un peu: n'est-il pas irrespectueux de rire dans de telles situations?

Les personnes vont et viennent, circulent entre les rangées. Des gens que je connais, d'autres pas. À l'occasion, on me demande la cause du décès

de maman. Je ne sais que dire à ces gens qui la fréquentaient occasionnellement. Par respect pour maman, je ne peux dire la simple vérité et je refuse de m'engager dans une histoire mensongère qui ne mènerait nulle part. Je raconte un tout petit mensonge qui, à bien y penser, n'en est pas vraiment un, en affirmant simplement que la maladie l'a emportée.

Je regarde fréquemment ce corps inerte et ne m'en lasse pas. Complètement perdue dans mes pensées, j'imagine ce qu'ont pu être les toutes dernières minutes de sa vie. Désespoir plus grand que désir de vivre. Les mots «plus jamais» et «toute dernière fois» tourbillonnent dans ma tête; une boule me monte à la gorge, je déglutis. Les conversations autour de moi ne me semblent que des bourdonnements. Puis je reviens à la réalité lorsqu'une de mes nombreuses tantes s'avance à quelques pas du cercueil et s'adresse à maman. Elle regarde droit devant elle et s'exprime à haute voix. «T'es partie avec un bien grand secret, ma Florence.» Elle retire ses verres, éponge ses larmes. Tête basse, l'air abattu, elle retourne s'asseoir près de son conjoint.

Qu'est-ce que ma tante sait que moi j'ignore? Cette phrase éveille en moi de lourdes interrogations.

Mardi, le 7 mai 1991. Je tiens beaucoup à ce que les enfants voient leur grand-mère une toute

dernière fois. Hier, je n'avais pas la force d'affronter cette épreuve en leur compagnie, j'avais peur de ma réaction, je ne voulais pas qu'ils voient leur maman s'effondrer. Mais aujourd'hui, je me sens prête, il me semble que c'est différent. Je veux les accompagner près du cercueil, répondre à leurs questions remplies d'innocence. Leur expliquer tout doucement avec un visage serein et un léger sourire. «Vous voyez, mes amours, grand-maman nous a quittés. Elle était très fatiguée et très malade. Elle ne souffrira plus maintenant. Elle sera très heureuse au ciel.» Pour l'occasion, je leur fais porter leurs plus beaux vêtements. Mon cadet me fait sourire, il est tellement mignon avec son habit gris, sa chemise blanche et son nœud papillon. À notre arrivée au salon, je vais devant, Alex et les enfants suivent derrière. Dès que j'approche du cercueil, à peine ai-je le temps de me retourner pour inviter les enfants à me rejoindre, que j'éclate en sanglots et suis prise d'une poussée de reniflements à n'en plus finir. Avant mon départ, j'avais imaginé la situation bien autrement. Je me retire à la place qui est devenue la mienne et pleure encore. Lorsque enfin je retrouve mon calme, je relève doucement la tête et aperçois les enfants assis à proximité. Comme moi, les uns reniflent et les autres essuient leurs larmes avec le revers de leurs mains. La scène m'attriste davantage; je demande à Alex de les reconduire à la maison.

Mercredi, le 8 mai 1991. Quatorze heures arrivent bientôt. Les gens s'entassent dans le salon et les

corridors. Je suis nerveuse, des frissons parcourent tout mon corps, mes mains sont glacées. À travers les toussotements des uns et les chuchotements des autres, on nous invite à la prière pour une toute dernière fois. Ma gorge se resserre, je respire profondément, mais aucun son ne parvient à se former dans ma bouche. La fin approche, même si je ne veux pas qu'il y en ait une. Les prières terminées, les gens se raclent la gorge, toussotent, reprennent leur conversation et se rassient. Bientôt, les responsables du cortège funèbre nous demandent de quitter les lieux et de nous rendre à nos véhicules. Je ravale ma salive et regarde tout autour de moi. «Déjà...», ne puis-je m'empêcher de me dire. Les proches parents passent près du cercueil, font leurs adieux et se retirent. Les autres se dirigent vers la sortie et nous laissent seuls. Papa et nous, ses enfants, nous rassemblons tout près de maman.

Tous et chacun la touchent, l'embrassent, lui témoignent un geste d'affection personnel. Je reste là, apathique, la main posée sur celle de maman. Ses mains sont dures, froides, un peu comme de la cire. Je regarde ce cercueil, les nombreux bouquets et couronnes qui l'entourent et ces lettres, M-A-M-A-N, formées de fleurs aux couleurs pastel. Tout près d'elle, sur le satin drapé, j'ai déposé sa carte de souhaits pour la fête des Mères qui aura lieu dans quatre jours. Papa s'avance, se penche sur maman et lui donne un tout dernier baiser. Il se redresse, touche ses mains et lui promet avec assurance qu'ils se reverront.

En compagnie de ma sœur Diane, je reste seule près de maman. J'ai des choses à lui dire, des aveux à lui faire, ici, tout de suite, autrement, je sais que je le regretterais pour toujours. Je glisse mes doigts dans ses cheveux argent et les ramène nerveusement vers l'arrière avec des gestes répétitifs. Je la regarde intensément. Des larmes coulent sur mes joues, se perdent dans le satin blanc. J'ai des trémolos dans la voix, mais rien ne pourrait m'empêcher de lui dire ces quelques mots. «Maman, j'avais une bonne nouvelle. J'attendais la fête des Mères pour vous l'annoncer. J'avais hâte, je voulais que vous soyez fière de moi, mais là... Aussi, je voudrais que vous m'aidiez, depuis cette agression, j'ai des «downs», j'ai de la misère. Aidez-moi, s'il vous plaît, je suis sûre que vous pouvez le faire. Bye, maman, et merci.» Diane est restée près de moi. Ses paroles, ses signes de tête me réconfortent, m'encouragent. Avec un sourire complice, elle replace doucement les cheveux de maman sur son front. Puis, je rejoins Alex et les miens, et nous quittons le salon funéraire.

Après les obsèques, nous suivons le cortège au cimetière du village. Les responsables des pompes funèbres ont déposé le cercueil au-dessus de la fosse, et dès que tous les auront rejoints, ils débiteront les cérémonies d'usage. Comme le veut la coutume, nous sommes invités à participer à l'inhumation avec des prières. C'est une journée froide et humide. Le vent souffle du nord, le soleil est caché. Je tremble de froid, de nervosité,

j'ai le cœur glacé, j'ai mal en dedans. Je ne distingue que le brouillard de mes larmes pendant de longues minutes. Les prières me proviennent en sourdine, je suis complètement perdue. Je suis près du cercueil de maman, Alex est derrière moi et m'entoure de ses bras pour me réconforter, me réchauffer. Je suis ailleurs, dans mes souvenirs, et regarde intensément le cercueil. «Je ne reverrai plus jamais maman.» Je répète ces paroles dans ma tête sans me lasser.

Je reprends enfin mes esprits lorsque, tout à coup, des gens font leur signe de croix, se retournent et marchent vers l'allée centrale pour regagner leur voiture. Je réalise alors que c'est vraiment la fin.

Je ne veux pas. Non! Je ne veux pas quitter maman. Je m'agenouille près du cercueil, le touche, le caresse, appuie ma tête dessus. Alex tente doucement de me tirer vers lui, mais je résiste en sanglotant. C'est maintenant la moitié de mon corps que je couche sur le cercueil, j'étends mes bras pour le serrer contre moi et pleure à chaudes larmes.

J'entends tout à coup papa qui m'ordonne d'un ton ferme et autoritaire: «Line, c'est assez.» Sa voix résonne comme l'écho. Je me relève doucement et marche vers la voiture sans me retourner. Sur le chemin du retour, je jette un tout dernier regard vers le cimetière où on se prépare à mettre en

terre le cercueil de maman. Je fixe les yeux sur le corbillard que je déteste pour les souvenirs qu'il me laissera. Ses dimensions diminuent petit à petit jusqu'à ce que l'on atteigne enfin la route.
